

Texte 3 – Hume

LES PRINCIPES DE L'IDENTITÉ

je viens de poser ; et pendant qu'ils existent joints ensemble, la *masse* qui est composée des mêmes atomes doit être la même *masse*, ou le même *corps*, de quelque manière que les parties soient assemblées. Mais si l'on ôte un de ces atomes, ou qu'on y en ajoute un nouveau, ce n'est plus la même *masse*, ni le même *corps*. Quant aux créatures vivantes, leur *identité* ne dépend pas d'une *masse composée de mêmes particules*, mais de quelque autre chose. Car en elles un changement de grandes parties de matière ne donne point d'atteinte à l'*identité*. Un *chêne* qui d'une petite plante devient un grand arbre, et qu'on vient d'émonder est toujours le même *chêne* ; et un *poulain* devenu *cheval*, tantôt *gras*, et tantôt *maigre*, est durant tout ce temps-là le même *cheval*, quoique dans ces deux cas il y ait un manifeste changement de parties : de sorte qu'en effet ni l'un ni l'autre n'est une même *masse* de matière, bien qu'ils soient véritablement, l'un le même *chêne*, et l'autre, le même *cheval*. Et la raison de cette différence est fondée sur ce que dans ces deux cas concernant une masse de matière, et un corps vivant, l'*identité* n'est pas appliquée à la même chose.

V

HUME

IDENTITÉ ET INVARIABILITÉ

Hume, *Traité de la nature humaine*, livre I et appendice, trad. P. Baranger et P. Sautel, GF-Flammarion, 1995, p. 284-286.

Publié pour la première fois en 1739, *The Treatise of Human Nature* est l'œuvre d'un jeune Écossais – Hume (1711-1776) – et constitue l'une des références majeures de l'empirisme britannique. La notion d'identité

66

HUME

deux choses pourraient être identiques. Pour sortir de ce dilemme, Hume fait intervenir la dimension temporelle. La meilleure façon de dire quelque chose de l'identité des objets consiste à envisager la relation entre un objet qui existe à un moment donné t_1 , et cet objet existant à un autre moment t_2 . Cette position n'est pas nouvelle. Locke notamment l'avait déjà formulée (cf. texte n° 4) et Reid ne tardera pas à lui emboîter le pas (cf. texte n° 24). À la question de savoir pourquoi l'objet existant à t_1 , et l'objet existant à t_2 , ne sont qu'un seul et même objet, Hume propose une réponse très contraignante, à savoir l'*invariabilité*. Un objet existant à t_1 , est identique à un objet existant à t_2 si aucune modification n'est venue l'affecter durant l'intervalle de temps compris entre t_1 et t_2 . Hume érige ce principe en *principe d'individuation*, ce qui soulève la question de la compréhension d'un tel principe. L'individuation doit plutôt, me semble-t-il, être rattachée à la question de l'identité à travers les mondes possibles qu'à la question de l'identité à travers

le temps. Reste que la plupart des auteurs britanniques (Hobbes, Hume, Locke) ont une forte tendance à faire coïncider ces deux problèmes, ce qui conduit à un certain nombre de confusions caractéristiques des discussions sur ce thème. Par ailleurs, il va de soi que nous affirmons l'identité d'un objet en dépit du non-respect du principe d'individuation tel que Hume le présente. Par exemple, nous disons que cette table est la même une fois repeinte, que ce platane en hiver est le même arbre que ce platane en été en dépit du fait qu'il a perdu ses feuilles, que cet adulte chauve est le même homme que ce garçon hirsute que l'on aperçoit sur cette photographie. Cet écart entre nos pratiques courantes et le principe d'individuation proposé par Hume le conduira à sa fameuse thèse de l'identité comme fiction de l'imagination. En vérité (selon Hume), les choses ne sont pas identiques à elles-mêmes, puisqu'elles changent. C'est nous qui, en esprit, unifions ce qui n'est qu'une succession d'objets différents.

Premièrement, pour ce qui est du principe d'individuation : nous pouvons observer que la vue d'un objet isolé quelconque ne suffit pas à nous procurer l'idée d'identité. En effet, dans la proposition *un objet est le même que lui-même*, si l'idée exprimée par le mot *objet* ne se distinguait en aucune façon de celle exprimée par *lui-même*, la proposition ne signifierait rien et ne contiendrait pas un prédicat et un

67

sujet, lesquels sont cependant impliqués dans cette affirmation. Un objet singulier procure l'idée d'unité, pas celle d'identité.

D'un autre côté, une multiplicité d'objets ne peuvent en aucun cas procurer cette idée, si semblables qu'ils puissent être supposés. L'esprit déclare toujours que l'un n'est pas l'autre et les considère comme formant deux, trois, ou n'importe quel nombre déterminé d'objets, dont les existences sont entièrement distinctes et indépendantes les unes des autres.

Puisque tant le nombre que l'unité sont incompatibles avec la relation d'identité, elle doit donc se trouver dans quelque chose qui n'est ni l'un ni l'autre. Pourtant, à la vérité, cela semble, à première vue, absolument impossible. Entre l'unité et le nombre, il ne peut y avoir d'intermédiaire, non plus qu'entre l'existence et la non-existence. Une fois qu'un objet est supposé exister, nous devons, soit supposer qu'un autre existe aussi, auquel cas nous avons l'idée de nombre, soit supposer que cet autre n'existe pas, auquel cas le premier objet demeure à l'état d'unité.

Pour écarter cette difficulté, nous avons recours à l'idée de temps ou de durée. J'ai déjà observé (deuxième partie, section V) que le temps, au sens strict, implique la succession, et que, lorsque nous en appliquons l'idée à un objet invariable, ce n'est que par une fiction de l'imagination, par laquelle l'objet invariable est supposé prendre part aux changements des objets coexistants et, en particulier, à celui de nos perceptions. Cette fiction de l'imagination est presque universelle et c'est grâce à elle qu'un objet singulier placé devant nous et examiné pendant un certain temps, sans que nous y découvrons la moindre interruption ou la moindre variation, est susceptible de nous donner une notion d'identité. En effet, lorsque nous considérons deux points quelconques de ce temps, nous pouvons les placer sous différents jours. Nous pouvons les examiner précisément au même instant, auquel cas ils nous donnent l'idée du nombre, tant par eux-mêmes que par l'objet, que nous devons multiplier pour le concevoir comme existant à la fois

en ces deux points différents du temps. Nous pouvons aussi, d'autre part, suivre la succession du temps grâce à une succession semblable d'idées et, concevant d'abord un moment, en même temps que l'objet existant alors, imaginer ensuite un changement dans le temps sans la moindre *variation* ou *interruption* dans l'objet, et dans ce cas nous obtenons l'idée d'unité. Voilà donc une idée intermédiaire entre l'unité et le nombre ou, plus exactement, qui est l'un ou l'autre suivant l'angle sous lequel nous la considérons : cette idée, nous l'appelons l'identité. Nous ne pouvons pas, à proprement parler, dire qu'un objet est le même que lui-même, à moins de vouloir dire qu'un objet existant à un moment est le même que lui-même existant à un autre moment. Par ce moyen nous établissons une différence exprimée entre le mot *objet* et celle exprimée par *lui-même* sans passer par le nombre et, en même temps, sans nous restreindre à une unité stricte et absolue.

Ainsi, le principe d'individuation n'est autre que le caractère *invariable* et *ininterrompu* d'un objet quelconque à travers une variation supposée du temps, par laquelle l'esprit peut le suivre à différentes périodes de son existence, sans cesser jamais de le voir et sans être obligé de former l'idée de multiplicité ou de nombre.

VI

FREGE

SENS ET RÉFÉRENCE

Frege, « Sens et dénotation », in *Écrits logiques et philosophiques*, trad. C. Imbert, Seuil, 1971, p. 102.

Dans ce texte écrit en 1892, Frege (1848-1925) comprend que l'identité est bien la relation qu'une chose entretient avec elle-même et aucune autre, contrairement à ce qu'il soutient dans sa *Begriffsschrift* (1879), où il considérait que l'identité était une relation entre des signes. C'est par sa célèbre dis-

quer cette théorie à de tels particulariers. Ainsi, l'originalité et la valeur de ce texte reposent moins, semble-t-il, sur la thèse énoncée que sur la dénonciation féroce des illusions dont témoignent certains de nos jugements

Nous avons une idée distincte d'un objet qui demeure invariable et ininterrompu à travers un changement supposé de temps ; cette idée, nous l'appelons *identité* ou *mêmeté*. Nous avons aussi une idée distincte de plusieurs objets différents existant successivement et liés les uns aux autres par une relation étroite. Et cela, à un regard précis, offre une notion de *diversité* aussi parfaite que s'il n'y avait aucune sorte de relation entre les objets. Mais, bien que ces deux idées, l'identité et la succession d'objets reliés, soient en elles-mêmes parfaitement distinctes et même contraires, il est pourtant certain qu'elles sont généralement confondues dans notre manière ordinaire de penser. L'acte de l'imagination par lequel nous considérons l'objet ininterrompu et invariable, et celui par lequel nous réfléchissons à une suite d'objets reliés, produisent presque la même impression, et le second ne demande pas un effort de pensée beaucoup plus important que le premier. Cette relation facilite la transition de l'esprit d'un objet à l'autre et la rend aussi aisée que s'il contemplerait un objet continu. Cette ressemblance est la cause de la confusion et de l'erreur et elle fait que nous substituons la notion d'identité à celle d'objets reliés. Même si, à un instant donné, nous pouvons considérer la succession corrélatrice comme changeante et discontinue, nous ne manquerons pas de lui attribuer, l'instant d'après, une identité parfaite et de la regarder comme invariable et ininterrompue. Nous avons une telle tendance à commettre cette erreur, par suite de la ressemblance déjà indiquée, que nous y tombons avant même de nous en rendre compte ; et même en nous corrigeant sans cesse par la réflexion et en revenant à une manière de penser plus rigoureuse, nous avons du mal à soutenir longtemps notre philosophie ou à supprimer ce

penchant de notre imagination. Notre dernière ressource est d'y céder et d'affirmer hardiment que ces différents objets reliés sont effectivement le même objet, bien qu'ils soient discontinus et variables. Afin de justifier cette absurdité à nos propres yeux, nous feignons souvent quelque principe nouveau et inintelligible qui relie entre eux les objets et en prévient la discontinuité ou la variation. Ainsi nous feignons l'existence continue des perceptions de nos sens pour en supprimer la discontinuité, et nous aboutissons aux notions d'*âme*, de *moi*, et de *substance* pour en déguiser la variation. Mais nous pouvons observer en outre que lorsque nous ne donnons pas cours à une telle fiction, notre tendance à confondre l'identité avec la relation est si grande que nous sommes portés à imaginer¹ quelque chose d'inconnu et de mystérieux qui relie les parties, en plus de la relation. Je considère que c'est le cas lorsqu'il s'agit de l'identité que nous attribuons aux plantes et aux végétaux. Et même lorsque cela ne se produit pas, nous ressentons toujours une tendance à confondre ces idées, bien que nous ne soyons pas à même de nous convaincre pleinement sur ce point ni de trouver quelque chose d'invariable et d'ininterrompu pour justifier notre notion d'identité.

Ainsi la controverse à propos de l'identité n'est pas seulement une querelle de mots². En effet, lorsque nous attribuons l'identité, dans un sens impropre, à des objets variables ou discontinus, notre méprise ne se limite pas à l'expression mais elle est ordinairement accompagnée d'une fiction, soit de quelque chose d'invariable et d'ininterrompu, soit de quelque chose de mystérieux et d'inexplorable, ou, au moins, d'une tendance à de telles fictions. Pour

1. Le lecteur désireux de voir comment un grand esprit peut être, autant que le vulgaire, influencé par ces principes de l'imagination qui semblent assez triviaux, pourra lire les raisonnements de Lord Shaftesbury sur le principe d'unité de l'univers et de l'identité des plantes et des animaux. Voyez son livre, *Les Moralistes ou Rhapsodie philosophique* [note de Hume].

2. Hume soutiendra le contraire dans l'appendice du *Traité de la nature humaine* [note de l'auteur].

prouver cette hypothèse à la satisfaction de tout enquêteur impartial, il suffira de montrer à partir de l'expérience et de l'observation quotidiennes que les objets variables et discontinus qui sont pourtant supposés demeurer identiques sont ceux, et seulement ceux, qui consistent en une succession de parties reliées entre elles par la ressemblance, la contiguïté et la causalité. Puisque en effet une telle succession répond évidemment à la notion que nous avons de la diversité, ce ne peut être que par erreur que nous lui attribuons de l'identité ; et comme la relation des parties qui nous conduit à cette erreur n'est rien d'autre qu'une qualité produisant une association d'idées et une transition aisée de l'imagination d'une idée à une autre, l'erreur ne peut provenir que de la ressemblance qu'a cet acte de l'esprit avec celui par lequel nous contemplons un objet unique et continu. Notre tâche principale sera donc de prouver que tous les objets auxquels nous attribuons de l'identité sans observer leur caractère invariable et ininterrompu sont ceux qui sont constitués d'une succession d'objets reliés.

Supposons, pour cela, que soit placée devant nous une masse de matière dont les parties sont contiguës et reliées : il est clair que nous devons attribuer une identité parfaite à cette masse, à condition que toutes les parties en demeurent les mêmes d'une manière ininterrompue et invariable, quelque mouvement ou changement de lieu que nous puissions observer dans l'ensemble ou dans l'une quelconque des parties. Mais si nous supposons qu'une partie très *petite* ou très *insignifiante* soit ajoutée à cette masse ou en soit retirée, bien que, à strictement parler, l'identité de l'ensemble en soit détruite, toutefois, comme il est rare que nous pensions avec tant de rigueur, nous ne nous faisons pas scrupule de déclarer que cette masse de matière est la même lorsque nous y constatons une modification si minime. La transition opérée par la pensée, de l'objet avant le changement à l'objet tel qu'il est après, se fait avec si peu de heurts et tant de facilité que nous percevons à peine la transition et sommes portés à imaginer que tout cela n'est qu'un examen continu du même objet.

Une circonstance très remarquable accompagne cette expérience : c'est que, bien que le changement d'une partie considérable d'une masse de matière détruise l'identité de l'ensemble, il nous faut mesurer la grandeur de cette partie non pas absolument mais en *proportion* avec l'ensemble. Ajouter ou retirer une montagne ne serait pas suffisant pour produire de la diversité dans une planète, alors que le changement d'un très petit nombre de pouces pourrait détruire l'identité de certains corps. Il sera impossible d'expliquer cela, sauf si nous réfléchissons que les objets agissent sur l'esprit et brisent ou interrompent la continuité de ses actions, non pas selon leur grandeur réelle, mais selon leur proportion réciproque. Et par conséquent, puisque cette interruption fait qu'un objet cesse de paraître le même, c'est nécessairement le progrès ininterrompu de la pensée qui constitue l'identité imparfaite.

Cela peut être confirmé par un autre phénomène. Un changement affectant une partie considérable d'un corps en détruit l'identité ; mais il est remarquable que si le changement se produit *graduellement* et *insensiblement*, nous sommes moins enclins à lui attribuer le même effet. À cela, il ne peut y avoir qu'une raison : l'esprit, en suivant les changements successifs du corps, se sent passer aisément de l'examen de sa condition à un instant, à la considération de son état à un autre instant ; et à aucun moment particulier, il ne perçoit une quelconque interruption dans ses actions. De cette perception continue, il déduit que l'objet a une existence et une identité continues.

Mais quelque précaution que nous prenions en introduisant les changements graduellement et en les proportionnant à l'ensemble, il est certain que lorsqu'on remarque que les changements finissent par devenir considérables, nous avons scrupule à attribuer de l'identité à des objets si différents. Il y a cependant un autre artifice dont nous pouvons user pour induire l'imagination à faire un pas de plus, c'est de faire que les parties se rapportent les unes aux autres et se combinent en vue de quelque *but commun* ou de quelque fin commune. Un vaisseau dont une partie importante a été

modifiée par de fréquentes réparations est toujours considéré comme le même vaisseau, et la différence des matériaux ne nous empêche pas de lui attribuer de l'identité¹. La fin commune à laquelle tendent les parties est la même sous toutes leurs variations et elle occasionne une transition aisée de l'imagination d'un état du corps à un autre.

Mais cela est encore plus remarquable quand nous ajoutons la *sympathie* des parties à leur *fin commune* et supposons qu'elles soutiennent entre elles la relation réciproque de cause à effet, dans toutes leurs actions et toutes leurs opérations. C'est le cas des animaux et des végétaux, dont les différentes parties non seulement se rapportent à un but général, mais sont aussi mutuellement dépendantes et en connexion les unes avec les autres. L'effet d'une relation si forte est que, bien que chacun doive admettre qu'en très peu d'années, les végétaux comme les animaux subissent un changement *total*, nous leur attribuons toujours de l'identité alors que leur forme, leur taille et leur substance sont entièrement modifiées. Un chêne, qui, d'une petite pousse, devient un grand arbre, reste le même chêne, bien que ni une seule particule de matière, ni la configuration de ses parties ne soient restées les mêmes. Un enfant devient un homme, tantôt gros et tantôt maigre, sans changer d'identité.

Nous pouvons aussi considérer les deux phénomènes suivants, qui sont remarquables dans leur genre. Le premier est qu'en dépit de notre capacité ordinaire à distinguer assez exactement l'identité numérique et l'identité spécifique, il nous arrive pourtant parfois de les confondre et d'employer l'une pour l'autre dans nos pensées et dans nos raisonnements. Ainsi un homme qui entend un bruit fréquemment interrompu et renouvelé dira que c'est toujours le même bruit ; il est pourtant évident que ces sons n'ont qu'une ressemblance ou une identité spécifiques et que rien n'est identique du point de vue numérique, sinon la cause qui les a

1. Allusion probable au bateau de Thésée, cf. textes n° 14 et 20 [note de l'auteur].

produits. De même, on peut dire en toute propriété de langage, que telle église, autrefois construite en brique et tombée en ruine, fut reconstruite par la paroisse en pierre de taille, et selon l'architecture moderne. Ici, ni la forme ni les matériaux ne sont les mêmes et il n'y a rien de commun entre les deux objets, sinon leur relation aux habitants de la paroisse ; et pourtant cela seul suffit pour que nous disions que c'est la même. Il faut cependant observer que dans de tels cas, le premier objet est, d'une certaine manière, anéanti avant que le second ne commence à exister. De ce fait, nous ne nous trouvons jamais à aucun moment confrontés à l'idée de différence et de multiplicité et, pour cette raison, nous avons moins de scrupule à les appeler les mêmes.

Deuxièmement, nous pouvons remarquer que, bien qu'il soit en quelque sorte nécessaire que, dans une succession d'objets reliés, le changement des parties ne soit ni soudain ni entier pour que l'identité soit préservée, néanmoins si les objets sont, par nature, changeants et inconstants, nous admettons que la transition soit plus soudaine que celle qui serait compatible avec cette relation en d'autres circonstances. Ainsi, comme la nature d'une rivière réside dans le mouvement et le changement de ses parties, bien qu'en moins de vingt-quatre heures, elles se soient totalement altérées, cela n'empêche pas la rivière de demeurer la même plusieurs siècles durant. Ce qui est naturel et essentiel à une chose est, d'une certaine manière, attendu ; et ce qui est attendu fait moins impression et paraît avoir une portée moindre que ce qui est inhabituel et extraordinaire. Un changement considérable du premier genre semble effectivement moindre, pour l'imagination, que la modification la plus insignifiante de l'autre genre, et, parce qu'il rompt moins la continuité de la pensée, il exerce moins d'influence en faveur de la destruction de l'identité.

Texte 4 — Wiggins

IDENTITÉ ET DIVERSITÉ

XVIII

WIGGINS

ÊTRE À LA MÊME PLACE AU MÊME MOMENT

Wiggins, « On Being in the same Place at the same Time », in *Philosophical Review*, janvier 1968, p. 90-95, © Cornell University (trad. de l'extrait par S. Ferrer et J. Vannier).

C'est largement grâce aux travaux de David Wiggins que les problèmes d'identité ont retrouvé en philosophie la place et le rang qu'ils méritent. Sa critique implacable de la thèse de la relativité de l'identité est probablement définitive. Quant à sa théorie, profondément aristotélicienne, de la dépendance sortale de l'individuation, elle constitue une référence obligée comme en témoigne l'influence de son maître livre *Sameness and Substance* (1980) qui reprend et étouffe sa monographie de 1967, *Identity and spatio-temporal Continuity*. Dans le texte proposé, Wiggins s'interroge sur la compréhension et la validité du principe métaphysique selon lequel deux choses ne peuvent pas se trouver en même temps à la même place. Apparemment, ce principe est très plausible : deux choses différentes ne semblent pas pouvoir occuper simultanément le même volume. Mais que dire d'une éponge gorgée d'eau ? L'eau et l'éponge ne sont-elles pas en même temps à la même place ? Il faudrait, pour bien faire, nous tourner vers la phy-

soit perdu (il y a exactement les mêmes portions de bois et de matière végétale dans le monde). Dans ces conditions, le bois et la matière végétale contiennent d'exister contrairement à l'arbre qui, lui, n'existe plus. Bref, le fait d'avoir débité l'arbre est un changement de type 2 pour cet arbre, sa texture n'ayant elle-même subi qu'un changement de type 1. Or comment l'arbre pourrait-il être identique à sa texture s'il cesse d'exister cependant que la texture persiste ? C'est évidemment impossible. Mais, par ailleurs, n'est-il pas absurde d'imaginer que l'arbre soit autre chose que sa matière ? Tout se passe donc comme s'il était vrai à la fois que l'arbre est sa matière et que l'arbre n'est pas sa matière. Pour sortir de cette ornière, Wiggins opère une remarquable distinction entre le « est » de l'identité (cf. l'en-tête du texte n° 7) et le « est » de constitution (« est » est dit être censément remplacé par « est constitué de », « composé de », « fait de », etc.). L'affirmation paradoxale selon laquelle l'arbre à la fois est et n'est pas sa matière se résout ainsi : l'arbre est (composé de) sa matière et l'arbre n'est pas (identique à) sa matière. Il est vrai à la fois qu'il n'y a rien de plus que la matière et que l'arbre (comme n'importe quel objet matériel) ne lui est pas identique. Dès lors, comment appréhender le principe selon lequel deux choses ne peuvent pas être à la même place au même moment ? Après tout, chaque chose n'est-elle pas exactement là où est sa matière ? Ce principe apparemment incontournable serait-il donc faux ? Non, simplement il n'a pas été jusqu'à présent correctement formulé : il ne s'agit certainement pas de soutenir que deux choses ne peuvent pas être à la même place au même moment, ce qui est inexact. (La statue et l'or qui la compose sont deux choses différentes qui se trouvent exactement à la même place au même moment. Or si l'or n'est pas identique à la statue, c'est que ses conditions de persistance ne coïncident pas avec celles de la statue. L'or pourrait être coulé en lingots, la statue et non pas l'or dans ce cas disparaîtrait.) Il s'agit bien plutôt de soutenir que deux choses de la même espèce ou de la même sorte ne peuvent pas être à la même place au même moment. Locke, pour sa part, n'avait pas dit autre chose (texte n° 4). Pour mieux comprendre le texte de Wiggins, se reporter aux rubriques du vade-mecum consacrées respectivement au principe d'exclusion sortale et aux concepts sortaux.

Que deux choses ne peuvent être à la même place au même moment est un truisme auquel on a fréquemment fait appel

et sur lequel la philosophie s'est souvent reposée en confiance. Manifestement, ce principe que j'appellerai *S* devrait former en toute rigueur que deux choses ne peuvent *complètement* occuper exactement la même place ou exactement le même volume (ou exactement les mêmes sous-volumes au sein exactement du même volume) durant exactement la même période de temps. Aucun homme n'est identique à son avant-bras. Certes, il existe un volume tel qu'un homme peut complètement l'occuper et tel qu'ensemble l'homme et son avant-bras sont situés en lui exactement au même moment. Mais ceci n'est pas un contre-exemple au principe.

Plus intéressant, songez à une éponge et à l'eau qui en fait une éponge mouillée. Cela ne compte pas davantage comme un contre-exemple au principe *S*. Ici nous pouvons mettre à profit la théorie chimique des molécules afin de distinguer les sous-volumes ou sous-sous-volumes du volume total occupé par l'éponge de ceux occupés par l'eau. Mais il est difficile de croire que cette décision que nous avons prise de ne permettre à rien de compter contre *S* aille au fond des choses. Au moins, il nous aiderait de savoir quelle était la motivation contraignante, *a priori* ou métaphysique, qui nous faisait penser de la manière indiquée au sujet de ces questions. Qu'en serait-il si, en dépit du fait et des lois réelles de la physique et de la chimie, l'eau et l'éponge étaient à ce point mêlées que la distinction spatiale semblerait impossible, pas seulement au niveau moléculaire mais encore au niveau atomique ou subatomique ? Et qu'en serait-il si nous n'avions qu'à comprimer l'éponge mouillée pour séparer l'eau de l'éponge ? N'est-il pas sûr qu'ils seraient la même éponge et la même eau qu'auparavant ? Et n'auraient-elles pas été exactement à la même place au même moment ? Je pense savoir comment résoudre l'une, mais l'une seulement, des questions difficiles que tout cela soulève. Car une part de la base *a priori* du principe *S* n'est pas difficile à révéler. Mais *S* n'est pas encore correctement formulé.

Un certain arbre *T* se trouve (sans feuilles, supposons) en un certain lieu au moment t_1 et occupe un certain

volume v_1 à ce moment t_1 . Tout v_1 , et seulement v_1 , est également occupé par l'agrégat W de molécules celluloses qui compose l'arbre. À la vérité, c'est leur occupation de v_1 , qui précisément détermine que le volume occupé par l'arbre est le volume v_1 . L'arbre *T* et les molécules celluloses W sont ainsi exactement à la même place au même moment exactement. Sont-ils identiques ? $T = W$ seulement si tout ce qui est vrai de *T* est vrai de W (loi de Leibniz) [indiscernabilité des identiques]. Il s'ensuit, je pense, que $T = W$ seulement si *T* et W ont exactement les mêmes conditions de persistance et de survie à travers le changement. Mais, à l'évidence, il n'en va pas ainsi.

Supposez que *T* soit abattu, puis démembré et coupé de telle façon qu'aucune molécule cellulosique n'est endommagée. Dès lors, il semble que W survive. Et il y a exactement autant de bois dans le monde qu'il y en avait avant. Mais l'arbre *T* ne peut pas survivre à un tel traitement. Réciproquement, supposez que l'arbre soit élagué et que les résidus soient brûlés, ou encore qu'il subisse un changement organique détruisant quelques-unes des cellules de bois originelles. Dans ce cas, l'arbre *T* survit mais W , l'agrégat défini comme l'agrégat constitué de telle et telle molécule cellulosique particulière, ne survit pas. Bien sûr, vous pourriez définir une autre notion d'agrégat et fournir des conditions détaillées pour autoriser l'intégration et l'expulsion de quelques membres d'un tel agrégat. Peut-être pourriez-vous rendre exactement appropriées ces conditions pour la variation organique graduelle du même agrégat et produire ainsi une entité W' ayant exactement le même critère d'individuation que *T*. Mais ce serait une procédure fastidieuse. Vous auriez défini un *arbre* — et pas uniquement en termes de molécules ou de cellules de bois. Vous auriez seulement forgé un moyen artificiel d'établir une connexion d'identité entre quelque chose relevant de la catégorie des matériaux et quelque chose relevant de la catégorie de substance en introduisant le concept de quelque chose d'organisé et de quasiment substantiel —

c'est-à-dire, quelque chose d'étranger à la catégorie — dans la catégorie des matériaux¹.

Rien de tout cela ne revient à dire que T soit quelque chose qui se surajoute à W . T ne l'est précisément pas. Le « est » de constitution matérielle n'est pas le « est » de l'identité. L'arbre est fait de (ou constitué de ou consiste en) W , mais n'est pas identique à W . Et « A est quelque chose qui se surajoute à B » est la négation de « A est (complètement composé de) B » ou « A est seulement (ou consiste seulement en) B ». Si A est quelque chose qui se surajoute à B , alors, bien sûr, $A \neq B$, mais le point crucial en disant « se surajoute à » est en outre de dénier que la matière de A se réduise complètement à B . Mais T se réduit complètement à W , aussi T n'est pas quelque chose qui se surajoute à W .

[...]

L'arbre et ses molécules et cellules de bois ne réfutent pas ce que nous entendions originellement par le principe S . Ce qui a été montré est seulement que nous devons reformuler S de la façon suivante :

S^* : Il n'y a pas deux choses de la même espèce (autrement dit, il n'y a pas deux choses qui satisfont le même concept

1. Il y a plus à dire et sur l'identité et sur les traitements météorologiques de la notion d'agrégat. J'ai essayé d'en dire un peu plus, in *Identity and spatio-temporal Continuity* (Oxford, 1967), p. 11-13, 67-68, 72.

L'argument semble également s'appliquer aux artefacts. Mme Jones à t_2 démantèle le vieux pull-over de son mari et enroule la laine en pelote. Si nous faisons coïncider matière et objet, nous aurons à dire que la laine est le pull-over. Mais supposons qu'à t_3 , elle fasse au crochet une paire de chaussettes de lit avec la laine. Alors par transitivity, le pull-over est la paire de chaussettes de lit. Mais les chaussettes de lit ont été faites au crochet à t_3 à partir d'une pelote de laine qui était, avant t_2 , un pull-over et le pull-over n'a pas été fait au crochet à t_3 , à partir d'une pelote de laine qui était avant t_2 un pull-over. Nous devons refuser de faire coïncider matière et objet, et refuser de penser qu'il s'agit d'un refus paradoxal. Il ne l'est pas. Faire du crochet, comme tricoter ou tisser est une façon de fabriquer des chaussettes de lit. La matière doit préexister à la fabrication, et lui survivre. Mais ce qui est fait ne peut pas préexister à sa fabrication [note de Wiggins].

sortal ou de substance) qui peuvent occuper exactement le même volume, exactement au même moment.

Cela, je pense, est une sorte de vérité nécessaire. Il y a au moins trois raisons d'y souscrire :

(i) L'espace peut être représenté uniquement par référence à ses occupants et les faits spatiaux sont conceptuellement dépendants de l'existence de faits concernant les particuliers et les identités des particuliers. Si l'espace doit être représenté par référence à des particuliers persistants, alors la non-identité de particuliers A et B , tous deux de l'espèce F , doit être suffisante pour établir que la place de A à $t_1 \neq$ de la place de B à t_1 .

(ii) Un critère pour l'identité des objets matériels devra être quelque chose comme ceci :

I_m : A est identique à B s'il existe un concept de substance F tel que A coïncide avec B sous F (où F est un concept de substance sous lequel un objet peut être tracé, individué et distingué d'autres F , et où coïncider sous F définit de façon satisfaisante une relation d'équivalence dont tous les membres $\langle x, y \rangle$ satisfont aussi le schéma leibnizien $F x \equiv F y$)¹.

Maintenant, I_m implique logiquement S^* . Par suite, si I_m est une vérité *a priori*, alors S^* en est une aussi. Découvrir que A et B coïncident sous F tranche la question de savoir si $A = B$. Il n'y a rien de plus à décider.

(iii) Il y a une base conceptuelle pour une vérité encore plus forte que S^* , à savoir :

1. Voir « Individuation of places and things » (symposium with M. J. Woods), *Aristotelian Society*, suppl. vol. XXXVII, p. 34-36, 72. La loi de Leibniz [l'indiscernabilité des identiques] est seulement un critère de différence, et dans n'importe quel cas il peut servir à montrer que $A \neq B$ seulement lorsque nous savons déjà que A n'est pas ϕ pour quelques ϕ que nous savons indépendamment être attribués à B [note de Wiggins].